

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Quelques soirées de contrat ont eu lieu vers le milieu du carême, nous ne voulons pas omettre de les signaler. Celle donnée par le baron et la baronne J. de L., se distinguait par sa suprême élégance et son originalité. La maison de l'avenue Montaigne est un petit palais mauresque très agréablement décoré et disposé on ne peut mieux, pour ces soirées d'apparat. Les galeries qui entourent le salon dans lequel donnent accès de grandes baies ogivales, permettent de circuler librement. Le patio avec ses superbes palmiers, son jet d'eau qui gazouille et ses fleurs embaumantes, nous transporte vers cet Orient, chanté par les poètes, mais que dépoétisent un peu les affaires présentes. La baronne de L... marie son fils à une très riche orpheline, jolie, gracieuse et fort intelligente; vous voyez que la fée qui a présidé à sa naissance n'a rien omis. Pour remplir complètement sa mission, voilà qu'elle la dote d'un mari charmant, spirituel, homme du monde et fils irréprochable.

De bonne musique, deux monologues amusants et très bien dits ont suffisamment animé la soirée. Le buffet dressé dans la salle à manger où l'on descend par un de ces petits escaliers mauresques, si nombreux dans ce genre de maison, était parfaitement organisé. Sur la table, une immense corbeille de lilas et de camélias blancs au milieu, et deux superbes bouquets aux deux bouts. Un grand luxe de fleurs et



1357
Costume en petit velours côtelé et cachemire de l'Inde gris — Costume en lainage grenat uni et brodé de fleurettes en soie.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

de toilettes, luxe très bien entendu; et les diamants, et les perles, quelle profusion, et comme ils étaient bien portés!

La toilette intéressant toujours les femmes, nous allons vous décrire celles-ci, mais sommairement. La baronne de L. était en robe de satin rose couverte d'une robe-princesse en dentelle noire; des cordons de roses multicolores enlevaient le drapé; des agrafes en dia-

mants parsemées dans une coiffure plate à l'antique, et de superbes boutons d'oreille en rubis et diamants. La fiancée, mademoiselle Marie V., en vapoureux costume feuille de rose, drapé d'une écharpe aux pans plissés et tombante derrière; dans les cheveux, un chaperon d'azalées mis de côté. Costume très gracieux, simple et de bon goût.

Madame la comtesse F. de L., en costume gris argent, avec tablier appliqué d'un point de Venise, le corsage moulé, un peu montant derrière, avec un décolleté arrondi descendant fort bas. Des perles au cou et aux oreilles, rien dans les cheveux frangés et ébouriffés sur le front.

La baronne D., en costume de velours rubis, très gentiment drapé sur un bas de jupe en satin. Le corsage lacé derrière, une vraie cuirasse, a le décolleté découpé en dents aiguës; l'effet de ces dents qui se détachent sur la poitrine est charmant; pour épaulette un large ruban de satin rubis noué sur l'épaule d'une double coque avec pans, qui jouent sur le bras; un cercle d'or à jours au cou, et des épingles dans la coiffure à casque.

Madame Gauth..., une beauté pâle qu'un nuage de poudre pâlit encore, était en robe de Sicilienne crème. Tablier très tendu, brodé de chenille et de perles et longue traine carrée, montée par trois plis tuyaux-d'orgue; sur celui du milieu pose la longue pointe du corsage. Une coiffure à la Diane avec des croissants en diamants.

La comtesse de P., en costume de crêpe de Chine, rose de Vénus, relevé de draperies légères et vaporeuses. Le corsage peu décolleté, appliqué au contour d'une broderie de perles irisées. Une aigrette en diamants placée dans le casque.

Une jeune femme, mignonne et gracieuse portait un costume en tulle blanc, capitonné de papillons d'or et naturels; un spencer décolleté en velours, couleur chaudron, et au creux de l'épaule une touffe de papillons; papillons dans la coiffure à racine droite; c'était tout drôle, mais coquet.

Deux sœurs, mesdemoiselles H., nièces de la comtesse F. de L., attiraient les regards par leur beauté naissante : quinze et seize ans au plus, de beaux yeux noirs, le teint mat et chaud des créoles, et dans toute leur personne une grâce attirante. Leur toilette d'une grande simplicité allait à leur grande jeunesse, et tout, jusqu'à leurs souples et longs cheveux flottants retenus par un ruban en satin crème, s'harmonisait avec leur beauté. Costume en voile de nonne crème et faille, avec deux jupes, dont l'une plissée, et une écharpe à pans formant tunique. Corsage à basque ronde très tendue, lacé derrière, genre Marguerite de Faust. Cette simplicité était d'une élégance extrême.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble des toilettes et cherchons ce qui sera l'expression de la mode.

Aucun doute n'est possible, quant au costume court, il est à sa place aux brillantes réceptions et à plus forte raison aux soirées dansantes. La robe à traine nous a paru n'être portée que par les dames d'un certain âge; quelques-unes, et ce n'étaient pas les plus jolies, à notre avis, avaient un seul gros pli rapporté en tissu de soie, genre ancien, qui formait le milieu de la

traine. Le corsage assorti, tablier et côtés couverts de dentelle, ou en soie de couleur tendre, afin de trancher, ce qui est dans l'esprit de cette mode.

Le décolleté est plutôt arrondi que carré, un peu montant derrière; point de manche, ou un soupçon. La tournure, genre croupe, pour la tunique montée à plat, pouf chiffonné accompagnant les draperies; il est moins volumineux que celui des costumes de ville.

Beaucoup de bijoux portés par les femmes âgées; les jeunes en sont sobres ou même n'en mettent point, si ce n'est des boutons d'oreilles ou quelques diamants dans la coiffure.

Bas et souliers assortis au costume, l'uniformité est obligatoire. Quant aux gants, il n'est pas admis d'en porter de blancs ou de couleur tendre, ils doivent être en Suède couleur naturelle plutôt foncée que claire, et s'arrêter au coude. C'est la suprême élégance, celle qui distingue une mise correcte. Le gant noir n'est permis qu'avec la toilette de dentelle; son règne est fini, ne le regrettons pas. Plus de fleurs; ou si peu... la mode les a renvoyées aux champs et aux parterres.

Voilà le bagage avec lequel s'ouvriront les soirées et les bals printaniers, car on nous annonce pour avril et mai, une succession de fêtes dont les échos pourront réveiller les Belles au bois dormant.

Les hommes font toujours triste figure dans leur habit noir à revers, découvrant un gilet blanc, long, fermé par trois boutons. La couleur de leurs gants tire sur le havane clair, le ton est à leur choix. Disons vite qu'à l'inverse de l'hiver dernier, leurs deux mains doivent être gantées; leur salut est moins guindé et leur tête en s'inclinant ne semble plus mue par une ficelle; ils ne tiennent plus leur claque en manière de plastron; enfin il y a moins de recherche et plus de naturel dans leur allure. Le marquis de P..., un gentilhomme dont la race se perd, nous avouait que les femmes étaient beaucoup trop indulgentes pour les hommes, qu'elles ne se moquaient pas assez de leur façon ridicule de s'habiller et du manque de naturel de leurs manières. « Ils exigent beaucoup plus de vous, disait-il, que vous n'exigez d'eux : trop d'indulgence, mesdames, pour le sexe fort. » Nous avons ri de cette boutade. Le marquis de P... ne quitte ses terres que pour une occasion solennelle et il a hâte d'y retourner. « Paris et ses horreurs » ne peuvent le retenir.

Nous avons omis de parler des toilettes en dentelle noire, et cependant il y en avait de charmantes, toutes ruisselantes de jais. Les corsages chatoyants sous leur carapace de perles moulait la taille en perfection. La façon costume avec du tulle disposé en tunique et des dentelles en quille, des écharpes drapées en paniers, piquées d'agrafes en jais, avec des flots de perles papillonnant dans l'ensemble; presque toutes ces jupes étaient portées avec le corsage de velours noir, chaudron, oreille d'ours. Voici un corsage de velours noir qui nous a séduit : il était à longue pointe avec une draperie en dentelle, sous laquelle s'échappait une haute frange en perles de jais à tête résille. A l'entournure, un rang de cette frange, et sur l'épaule, un nœud plat en petit velours. Très joli, très élégant et très coquet, ce costume que portait à ravir madame B.

CORALIE L.



Falconer imp. Paris

4461

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de M^{lle} VIDAL 104, r. Richelieu - Châle de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES 80, r. Richelieu
Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix - Corssets & Cournures de M^{me} EMMA GUELLE 11, Avenue de l'Opéra

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 109 et 111).

Costume en petit velours côtelé gris, avec pince-taille en tissu de jais appliqué d'un dessin en velours. — Demi-jupe en taffetas garnie de trois plissés, et montée dessous à la jupe, qui est en velours à côtes; le bord découpé en dents de scie. Tunique en cachemire de l'Inde avec un drapé très en l'air, qui retombe sous le poul. Pince-taille orné, tout autour de la basque, d'une frange en chenille perlée qui remonte en jabot et contourne l'encolure; un rang au bas de la manche.

Costume en lainage grenat — genre voile épais — uni et brodé de fleurettes en soie. — Jupe en taffetas changeant, recouverte d'une jupe en voile à reflets, ornée de trois plis doubles pris sur la hauteur, et drapée, sur les côtés, d'un genre de panier allongé. Sur ce panier se détache la basque de la polonaise, basque très courte à laquelle le relevé de devant et celui de côté donnent une forme aiguë et fuyante; celui de côté vient se perdre dans les plis de la

jupe dont les lés tombent droit en accusant une tournure arrondie. Une chemisette-blouse est pincée, dans le bas, par un flot de rubans en satin; deux revers aussi en satin cernent les côtés, col montant et à la manche revers surmontant un plissé.

Costume en pékin de soie vert-de-gris foncé. — Jupe en taffetas garnie d'un plissé dépassé par deux petits frisons; pour tête, une passementerie perles et chenille. Audessus trois plissés avec la même tête, puis d'autres plissés à larges plis. Tunique-princesse en pékin avec un gilet en moire sur lequel passent deux traverses fixées au corsage par des agrafes en perles. Le drapé dessine une pointe sur le côté droit, et dessous s'arrêtent les plis creux de la draperie qui tombe sur le tablier. Cette draperie a ses plis contrariés au milieu. Frange-chenille et perles au contour. Poul accentué. Col montant. A la manche demi-longue une passementerie appliquée en bracelet.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4461

Costume de ville en velours côtelé marron et tissu de laine mastic imprimé de pavés marron clair. — Jupe en velours; la polonaise, en lainage, est relevée inégalement de larges plis retenus du côté tombant par des nœuds en ruban de satin bleu pâle. Le devant du corsage plissé en chemisette se fronce à la taille. Un tour de taille en ruban de satin bleu se noue de côté en petites coques tombantes accompagnées de longs pans. Col en velours et parement à la manche ronde. Col et poignet en toile. — Bottes mordorées. — Chapeau en paille garni de velours marron et d'une plume amazone, avec une échelle de coques en ruban bleu.

Costume en surah rose an-



cien et dentelle russe. — Sous-jupe en surah garnie de cinq volants en dentelle russe; elle est coupée diagonalement, à partir du bord inférieur devant, d'un ornement en surah, plissé de trois larges doubles plis creux qui viennent mourir sous le relevé de la tunique, lequel est piqué d'un flot de ruban rose ancien de ton foncé. Le corsage forme blouse, est serré dans une ceinture attachée par une boucle. Châle de l'Inde carré; les pointes croisées devant, et un côté fixé par une agrafe. — Capote en paille crème, garnie de ruban ottoman rose ancien et d'un poul de plumes; sous la passe, un fouillis de dentelle crème. — Bas de soie rose ancien foncé et souliers en chevreau noir. — Gants de Suède.

Costume en pékin de soie vert-de-gris foncé, de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Les magasins du Petit Saint-Thomas jouissent d'une réputation toute spéciale pour l'élégance et le bon marché des robes et confections; nous appelons l'attention de nos lectrices sur les modèles de cette maison, qui se trouvent sur la couverture de ce numéro.

CHRONIQUE

Les Cent-Jours. — La corvée des visites. — La vie mondaine aux États-Unis. — Le vingt-neuf février à Washington. — Jeunesse éternelle des Parisiennes. — Opinion d'un « Brutal Saxon » sur notre compte. — Recette contre les rides.



ENFIN, nous voici dans les Cent-Jours!

Je me hâte d'ajouter, de peur que la loi sur les écrits séditieux ne m'atteigne, que ces mots ne désignent en aucune façon un retour de l'île d'Elbe quelconque. Depuis soixante et dix ans, les rois et les empereurs une fois partis ne reviennent plus, et les armées étrangères qui nous rendent visite ne s'exposent plus au reproche, tant de fois répété, d'avoir ramené une dynastie dans leurs fourgons. Elles trouvent plus simple d'employer lesdits fourgons à emmener nos millions, nos provinces et nos pendules; c'est une belle chose que l'expérience.

Les Cent-Jours dont je parle sont cette période pendant laquelle Paris se réveille, plus ou moins, chaque année, et s'efforce de ressaisir le sceptre de l'art, de l'élégance et de la mode. Qu'il est beau, ces jours-ci, sous ce soleil qui fait jaillir, comme par enchantement, la verdure et les fleurs! Il brille, il s'habille, il babille, il se promène. Il mange, il boit, il fait semblant d'écouter de la musique savante, en attendant les valse, mais surtout, il fait des visites.

A trois heures, quel que soit le jour, quel que soit le temps, madame monte en coupé et sort. Elle a pris un roman, une revue, le journal qu'elle n'a pas eu le temps de lire ce matin; j'en connais qui ont, dans leur voiture, « tout ce qu'il faut pour écrire » et qui font leur correspondance en roulant aux quatre coins de la capitale. C'est horrible, n'est-ce pas? celles-là m'étonneront bien si elles font oublier la fameuse marquise dont les lettres empêchaient madame de Rémusat de dormir.

Cependant le valet de pied, comme un pilote plein d'expérience, indique la route à suivre et signale au cocher les nombreuses escales. Il a sous les yeux la liste des maisons dont c'est « le jour ». Au besoin il s'en passerait, car il la connaît par cœur. Il sait que madame Une telle reçoit avant cinq heures, madame Une telle seulement après six. Et c'est lui qui, en ouvrant la portière, dit à sa maîtresse, plongée dans un épisode émouvant: nous sommes chez madame la marquise de ***. — Si l'étiquette le permettait, ce laquais précieux pourrait ajouter:

— Madame se souviendra, dans la conversation, que le marquis et la marquise sont plus qu'en froid, pour l'instant. Ne pas parler procès en séparation et prendre garde, surtout, de prononcer le nom de la ba-

ronne X... qui est la cause du mal et qu'on ne reçoit plus dans la maison.

Ou bien:

— Ne pas demander à la comtesse pourquoi elle ne s'habille plus chez Kerteux, attendu qu'il y a eu, dernièrement, des scènes fort désagréables pour une note en retard, et que ce n'est pas fini.

Car Jean a ses « jours », lui aussi. Et les conversations qui se font en plein air, d'un siège à l'autre, ne sont pas moins intéressantes et moins instructives que les dialogues échangés là haut, autour de la table, où le thé fume entre les sandwiches au saumon et la brioche mousseline.

..

Certaines femmes du grand monde, très répandues, ont jusqu'à six cents noms sur leurs listes. Sur ce nombre, la moitié des visites sont sérieuses, c'est-à-dire qu'elles se font réellement et au jour. En supposant que la saison dure trois mois, que la femme dont je parle se montre trois fois, en moyenne, dans chacune de ces trois cents maisons, et qu'elle y reste un quart d'heure, le calcul démontre qu'elle doit consacrer à cette besogne trois heures et demie par jour, en exceptant, bien entendu, celui où elle reçoit elle-même. Quelle tâche effrayante!

Les trois cents visites que j'ai laissées pour la seconde catégorie se sont rendues « en cartes », de trois façons différentes. Ou madame a fait arrêter son coupé devant la porte, et a tendu de sa propre main à son valet de pied les petits carrés de carton-porcelaine. Ou l'équipage a fait la tournée, à vide, tandis que madame était tranquillement chez elle. Ou, enfin, une agence *ad hoc* s'est chargée de la corvée, moyennant un tarif.

Un ami qui arrive de Washington me raconte que, dans ce pays du « pratique » à outrance, toutes les femmes d'une même « avenue » reçoivent le même jour, ce qui est une économie de temps précieuse.

Il m'a raconté quelque chose de plus curieux encore. Chaque année bissextile, le vingt-neuf février se signale par un renversement complet des habitudes ordinaires du monde civilisé. Ce jour-là, ce sont les jeunes filles qui se mettent en frais pour les jeunes gens et leur offrent une fête. Voici comment la chose s'est passée, il y a un mois, à Washington:

Cinquante jeunes filles du meilleur monde se sont réunies, cotisées, organisées en comité, avec présidente, secrétaire, trésorière, etc..., et chacune d'elles a fait choix d'un jeune homme qui est devenu son invité pour toute la soirée. A l'heure du dîner, miss So-and-so est venue prendre mister Something en voiture, lui a offert un bouquet et l'a conduit soit au meilleur restaurant, en tête-à-tête et à ses frais, soit, selon son goût, dans sa propre famille. Après dîner, les cinquante misses et les cinquante swells, toujours

armés de leurs bouquets, se sont rendus au théâtre où les cent meilleures places étaient retenues pour la bande joyeuse. La représentation finie, tout ce monde s'est réuni chez la présidente dont la maison, évacuée par les parents, était mise à l'entière disposition du comité. Alors le bal a commencé et, bien entendu, le carnet des danses était aux mains de ces messieurs qui répondaient avec de petites moues :

« Il ne me reste plus une seule valse, mademoiselle. Mais si vous voulez la cinquième polka... »

Enfin, après un bon souper, chacune des young ladies a reconduit son cavalier à sa porte, et en voilà pour jusqu'au vingt-neuf février 1888.

Sans doute que, d'ici là, bon nombre de ces couples d'un soir seront devenus de bons ménages.

Ainsi soit-il.

..

L'ami dont je parle — qui a voyagé dans le monde entier — s'étonnait devant moi du nombre de femmes... tranchons le mot : de vieilles femmes qui conservent chez nous des adorateurs, et cultivent l'art de séduire en pratiquant celui d'être grand'mères.

Déjà, en 1835, Edward Bulwer écrivait dans son *Pelham* :

« In Paris, no women are too old to get an... admirer, either by love or money. »

Et voici qu'un autre écrivain d'Outre-Manche, observateur plus malveillant, sinon plus fin et plus vrai, prend à partie les Parisiennes dans un livre que tout le monde voudra lire, en France, dès qu'il sera traduit.

L'auteur de *la voisine de John Bull* sous son vrai jour nous reproche d'aimer les bijoux d'abord, et Dieu ensuite, de nous laver dans très peu d'eau, de nous rincer la bouche à table, de manger avec notre couteau, de ne pas nous occuper de nos enfants et d'ignorer complètement l'art véritable de la cuisine!!!

« Mais dit le *Brutal Saxon* (c'est lui-même qui se désigne ainsi) il y a une chose où la Parisienne excelle : c'est à se faire un teint. »

Et il ajoute plus loin :

« Elle compte sur sa couturière pour lui donner ce qui lui manque au moyen de... (je passe l'énumération), et elle se rend tout à fait sans défauts en apparence. »

Eh! eh! entre nous, le « *Brutal Saxon* » qui se fourvoie sur bien des points, est moins facile à réfuter sur le sujet en question. Certes, si toutes les jolies tailles qui passent dans la rue devaient « faire leurs preuves », comme on parle en style héraldique, nous assisterions

à bien des déconfitures. Mais tout mauvais cas est niable — en l'absence d'évidence, et nul que Dieu et notre femme de chambre, ne sait ce qui se passe entre notre couturière et nous.

Il n'en est pas de même du teint. Il faut bien reconnaître que la Parisienne se maquille ou — pour employer son expression — *s'arrange* à faire frémir. Et cela se voit si bien, que le premier « *Saxon* » venu le constate malgré son inexpérience.

Ce qu'il y a d'horrible, c'est qu'il faut commencer de bonne heure, tellement qu'on voit des jeunes filles prévoyantes tromper leur mari dès le premier jour avec un nuage de poudre rose aux joues et un soupçon de noir aux sourcils. A trente ans, ces infortunées dormiront avec une mentonnière pour éviter les plis de la bouche et un corset pour maintenir la poitrine.

La conservation est un art qui a ses professeurs, des femmes à l'air sérieux qui se glissent le matin dans les cabinets de toilette, avec un petit coffret sous le bras. Elles cherchent à faire des adeptes, et l'une d'elles, dernièrement, entreprit ma conversion en me dévoilant quelques-uns de ses secrets merveilleux.

« Mais, ajouta-t-elle avec beaucoup de gravité, madame veut-elle savoir quel est avant tout, la condition indispensable pour éviter les rides ? »

— Oui, certes, répondis-je, bien qu'il soit déjà un peu tard.

— Eh bien! madame, c'est de ne jamais rire. »

Vous jugez si j'ai expédié l'habile personne.

Quoiqu'il en soit, et pour en revenir à mon point de départ, la femme de quarante ans a trouvé chez nous, par un moyen ou par un autre, le secret de croire et de faire croire à ces messieurs qu'elle est encore jeune.

C'est un fait spécial à Paris et qui frappe tous les étrangers qui y arrivent. Le succès, chez nous, attend le nombre des années. Nous aimons les étoiles qui ont, depuis longtemps dépassé le Zénith, probablement parce qu'elles sont moins fatigantes à regarder. Nous nous attachons à nos ténors, à nos danseuses, à nos comédiens, à nos beautés à la mode et, s'ils parlent de prendre leur retraite, nous les rappelons de vive force sur les planches du théâtre ou sur le théâtre du monde.

« Comment cela se fait-il? me demandait l'autre jour un étranger. Vous qui vous attachez si peu à vos gouvernements et à vos institutions ! »

— C'est que, répondis-je, *notre nature est d'être légers* dans les choses sérieuses et sérieux dans les choses légères. »

CONSTANCE.

PENSÉES & MAXIMES

Nul n'est heureux, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable, comme un vrai chrétien. (Pascal)

..

Les enfants n'ont ni passé ni avenir; et ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

(La Bruyère.)

L'impatience a des ailes et dépasse le but; l'intention fait sa malle et manque le coche; la volonté part à pied et arrive. (Comtesse Diane.)

..

La charité du pauvre c'est de vouloir du bien au riche. (Id.)



Costumes de deuil.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Costume de deuil en mousseline laine et crêpe anglais. — Jupe en mousseline laine garnie de trois bandes de crêpe anglais, même largeur et même écart, et plissée verticalement; tunique-châle découvrant le côté droit. Derrière, un long pan avec une bande de crêpe. Corsage avec un gilet droit et une petite draperie en crêpe qui s'agrafe de côté; petite cocarde dessus. Col montant et parement à la manche ronde.

Costume de deuil en cachemire de l'Inde et crêpe anglais. — Jupe en cachemire, le bas appliqué d'une bande de crêpe anglais, plissée verticalement de lar-

ges plis plats. Une tunique-princesse s'ouvre de côté; elle est garnie de deux larges quilles en crêpe, et au bas d'une haute bande; guimpe en crêpe anglais, cernée d'un fichu plissé en cachemire, dont un côté se prolonge en biais pour rejoindre les plis de la draperie-panier; cette draperie s'arrête sous les plis de la tunique-princesse; à la manche un parement en crêpe.

Ces deux façons, aussi jolies que nouvelles, peuvent s'appliquer au costume en lainage combiné soit avec une faille, un velours, soit avec un tissu broché dont on ferait les ornements.



Pardessus de grand deuil.



Pelisse de grand deuil.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104. RUE DE RICHELIEU

Avant de commencer l'explication de ces pardessus, disons que ces deux formes peuvent se faire en moir anglais et en drap d'été; elles seront aussi pratiques, aussi comme il faut, si on les applique au cache-poussière ou au pardessus de voyage.

Pardessus en vigogne de l'Inde, vigogne d'été.—Le dos ajusté et le devant un peu vague. La manche montée par des fronces fournit le côté du dos; elle forme une pointe et se garnit d'une bande de crêpe anglais. Au dos se monte, par trois gros plis tuyaux-d'orgue, une jupe qui s'ajuste au devant, à la couture de côté. Au contour, bande de crêpe coupée par une échancrure en forme de cône; cette échancrure est remplie par de la vigogne rapportée que traversent deux pattes boutonnées en crêpe anglais. Cet ornement simule le bas de la robe. A l'encolure, plissé en crêpe, et sur les plis de la jupe, au bas du dos, fouillis ruché en crêpe.

Pelisse en cachemire de l'Inde.—Le dos forme une pointe-basque qui s'appuie sur le pli creux de la jupe. Cette jupe, ornée dans le bas, d'une bande de crêpe anglais, se plisse de plis creux profonds et s'ajuste au devant, qui lui, ne fait qu'un pli creux arrêté sur le côté d'un devant vague, boutonné de côté; dans le bas un revers de crêpe anglais. La manche Henri II est très aiguë dans le bas; sa garniture de crêpe s'arrête en forme de patte au côté de la pointe-basque. A l'encolure, un col rabattu plissé en crêpe. Capote en crêpe anglais, la passe tendue et le fond fait de coques entrelacées avec le milieu plissé qui se prolonge en voile.

Le chapeau de l'autre figurine a une petite forme capote à bord bouillonné, avec un groupe de coques massées devant; le fond est fait de bandes plissées et entrecroisées desquelles part le long voile. — Modèle de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

DAME ORIANNE

(SUITE)



N le voit, Chamonest rendez-vous de chasse, cour galante, ne ressemble plus guère au château silencieux des jours passés. Peu à peu la vie mondaine en prend possession; Orianne a pardonné aux trop fervents admirateurs de sa beauté, femme coquette ne peut en vouloir toujours, et sait mélanger de sourires ses courroux et ses leçons. Père Anselme, dont le souhait relatif au Mont Cassin n'a pas été exaucé, paraît-il, pousse un cri d'alarme; et si parfois les appréhensions du bon Père se calment en voyant Orianne si maîtresse d'elle-même, elles renaissent bien vite en présence de ses imprudents caprices. Sa vigilance n'est point en défaut, il voit venir l'orage sur la tête de ses maîtres, et voici quelques fragments dans lesquels on retrouve tous ses sentiments confus d'espérance et de crainte, que domine toujours son attachement profond pour les Seigneurs de Chamonest.

« 15 Mai. — Les beaux jours sont finis. Non pas que le soleil ne luise, ni le feutre des prés ne soit vert et doux quand on le regarde; ni les arbres touffus versant de l'ombre et des fleurs blanches sur la terre eschauffée; non plus que les oiseaux se taisent et les abeilles (abeilles) se reposent. Tout ce que Dieu a fait pour notre joye est plus bel à voir, plus doux à contempler qu'aucune autre fois, mais je parle de soucis d'affaires pour moy perdu dans ce repaire où bestes féroces se trémoussent autour de nostre brebis, plus blanche que la neige des montagnes, plus jolie que les anges du ciel, mais maligne comme femme sait l'être quand elle a dessein de faire rire et plourer tout en même temps.

« Vous la garderez bien, si m'en vas à la guerre » m'a dict Monseigneur, le premier jour de sa venue en icelui chatel. Et moi de penser: la guerre n'est pas où croit l'être, et jamais Sarrazin en fureur ne fera dommaige si grand au cœur de loyal chevalier, qu'amis félins, que beaux Seigneurs, que damoiseaux mignons.

« Il faudroit lui dire quelque sage parole qui la mette en défiance, la pauvrete; mais quand je veux et m'approche, je ne trouve plus rien à reprendre, et il semble dans son regard limpide, dans ses yeux francs, dans sa bouche un petit fière, lire aussi clair que dans le Missel:

« — Je sais bien, mon père, mais je n'ai garde de voir, étant sûre de moy et trop haulte pour descendre!

« Lucifer aussi était sûr; n'empesche qu'il tomba, et m'est avis que Pierre d'Entraigne et son cousin

» sont plus souvent dans les bois de Chamonest que » sous la ramée de la Noyère. »

Une fois que le bon Père a exhalé sa mauvaise humeur, il se remet tranquillement à noter le nombre de voitures à fourrages qui sont rentrées dans la semaine par la poterne du Sud. L'air en est encore tout embaumé pendant qu'il écrit, et sa plume s'oublie dans le tableau champêtre des ces fauchaisons sur la lisière des bois.

Cette âme douce et recueillie souffre évidemment de participer à une existence en si complet désaccord avec ses goûts, mais son indulgence extrême et sa fidélité à toute épreuve l'empêchent de se plaindre trop fort, et il cherche dans des occupations plus sérieuses ou des récréations plus naïves, un dédommagement à ces jeux de salon et ces manèges d'esprit qui effarouchent son honnête cœur. Seulement, comme la préoccupation dominante de ce cœur est celle des dangers courus par la jeune châtelaine, il y revient sans cesse et à tous propos; la compare aux oiseaux, aux brebis, aux biches des bois, et se raille doucement des efforts inutiles tentés pour la prendre au piège.

« Toujours moult société et plaisirs, grandes chevauchées, chasses au daim, retours aux flambeaux et danses pour finir. Les bois auront bientôt plus de panaches et de rubans que de feuilles et de mousse; les loups s'en sauveront, ma fye, et Père Anselme voudraient bien les suivre!

« Marquis et vicomte chassent le même gibier, notre douce colombe, et s'enragent de la poursuite, car, malgré qu'ils s'escriment et se trémoussent et se pressent tout à l'entour, ils ne lui ont pas pris une plume de l'aile. Il est pourtant bien glorieux de ses équipaiges Monseigneur Pierre, et de sa tournure, et de sa tête éventée et de ses propos tous jours fois qui font rire quoy qu'on en ait; le premier toujours au devant du plaisir, le dernier à la fatigue, souple d'eschine; bon diable après tout, si faire se peut que le diable ait du bon.

« Messire d'Epinay joue autre jeu plus malin: ne dict mot, ne rit jamais, ne bouge guère et reste saisi devant notre Dame comme si chaque jour il la voyait si belle pour la première fois. Il vit et reste comme son ombre, sans presse, sans passion, sans désir; la suit comme la lune suit le soleil dans l'espoir d'un rayon pour s'eschauffer le cœur.

« Jamais de gallants propos comme en débite son cousin, mais un soupir estouffé, une figure mal contente, des yeux chagrins. La comédie plaît à madame Orianne, et si le soupir est bien fort, elle le trouve à propos, mais en plaisante la première et force le patient à trouver doux son supplice. »

« Comme le Tout-Puissant créa son œuvre parfaite!

» mais que le Malin en passant par le cœur de la femme
» y fît dommaiges cruels qui se reconnaissent à toute
» heure. Il faut savoir la triste désobéissance qu'il ad-
» vint es Paradis terrestre et l'histoire doulente de la
» pomme pour s'y retrouver dans la conduite de dame
» Orianne, et comprendre ses sourires quand on s'é-
» loigne en grande crainte et sa belle défense si on
» l'attaque de trop près. »

» Je suis de la chasse ore. Elle l'a voulue, et cha-
» cun se plie à son vouloir. J'ai plaisante mine sur
» ma mule toujours capricieuse et n'en faisant qu'à sa
» volonté; ains qui va l'amble à suivre le vent :
» Bonne beste jusqu'au garrot, mais tête dure qui en
» veuct à la mienne et cherche les occasions facheu-
» ses.

» Hier, la journée fuct chaude! J'entends, pour les
» émotions et les traverses de toutes sortes que de ma
» vie je n'oublierai. Le rendez-vous général était au
» Bief et je cheminai paisiblement aux côtés de la
» baronne, l'escoutant discourir comme oiseau qui
» gazouille, tandis que Monseigneur cherchait une
» traverse à gauche pour rejoindre la meute partie la
» veille. Et comme il la trouva peu après, il prit la
» piste, nous criant : Marchez toujours tout droit, je
» vous rejoins par le fourré.

» Pour lors nous devisions, laissant la bride lâche
» aux bêtes et jouissant de la fraîcheur du bois et de
» la douce haleine de zéphyre; Monseigneur d'Entraï-
» gue nous avait rejoints peu auparavant, et pour
» changer sa coutume, se mit à faire son mélancoli-
» que.

» — Quel jour plaisant, s'écria notre châtelaine en
» regardant tout en haut le ciel bleu et jetant un sou-
» pir d'aise.

» — I celui seul comptera dans ma semaine puis-
» qu'il m'est permis de vous approcher, dit le gallant
» marquis. I celui seul compterait dans ma vie, ajou-
» ta-t-il dolement, si j'étais plus heureux que je ne
» puis l'être.

» — Seigneur! que vous arrive-t-il? lui demanda
» gentille dame, sans avoir l'air de comprendre. Quel-
» que grand mal vous travaille pour changer ainsi
» vos humeurs.

» — Oui, belle dame; mais je ne veux pas guérir.

» — Ce n'est pas la peste, au moins, dit en riant
» Orianne; j'aurais peur, messire d'Entraigue, que père
» Anselme la gagne. Allez plus loin et vite ment vous
» guérir, beau seigneur; ici, nous portons tous bien,
» en grande santé d'âme et de corps, et ne voulons pas
» languir à votre contact.

» Et manœuvrant comme consommé capitaine à la
» guerre, elle fait faire une volte à sa jument qui me
» place entre elle et le marquis. De la sorte, je rece-
» vais les coups de dextre et la riposte de senestre.
» Les coups!... Dame Orianne les aime pour les don-
» ner, mais elle ne veuct pas les recevoir, et Père An-
» selme lui semble utile pour le métier, comme ces
» matelas qu'on met aux fenêtres du châtel quand
» l'ennemi donne l'assaut et lance les pierres avec ses
» machines à leviers.

» Maintes fois, d'Entraigue voulut changer de dé-
» fense et me passer sur le corps, mais je suis un peu
» vieil et me remue mal, surtout quand je n'en ai

» point d'envie; au reste, si d'aventure le paladin
» réussissait, la dame sans y paraître avait tost fait
» son tour et remis chacun en sa place.

» A la fin, le marquis voyant ses pertes et ne co-
» gnaissant pas qu'il eût rien gagné, s'écarta pour re-
» joindre les autres et nous laissa seuls : la baronne
» de Chamonest et son serviteur chapelain.

» Et voicy qu'au plus tranquille moment de ce jour
» dont nous jouissions en silence, nos deux bêtes d'ac-
» cord pour la première fois, se campent sur les jar-
» rets, dressent les oreilles et soufflent de peur, sans
» vouloir avancer. Lors une voix mâle s'élève du
» taillis :

» — Piquez droit et vivement; le solitaire est à la
» bauge!

» Mais la jument fit aussitôt un écart si brusque et
» si mauvais, que dame Orianne perdit l'étrier et s'en
» vint choir au long du hallier où le solitaire avait es-
» leu domicile. Et le coup fut si rude qu'elle resta
» pasmée sur l'heure.

» Elle était vouée à la mort ma douce maîtresse, car
» le sanglier furieux d'avoir été surpris dans son
» trou, venait vers elle en grognant de terrible fa-
» çon. Et moy, misérable, sans arme, sans défense, je
» ne pouvais que mourir avant elle en lui faisant rem-
» part de mon corps. Mais comme je quittais les ar-
» çons de mon mieux, et recommandais nos âmes si
» voisines du trépas en avançant vers dame Orianne,
» celui qui déjà nous avait prévenus du dangier me
» crie :

» — Gare donc!

» Et lors, un homme bondissant du fourré le cou-
» teau en main, m'écarte rudement, se boute devant
» la beste qui fouille le sol avec son groin, et la re-
» gardant au noir de l'œil, lui plante entre les épaules
» une lame aiguë qui reste dans le col.

» Le solitaire pousse un cri rauque, tombe sur ses
» genoux, se vautre dans le sang et reste à nos pieds
» saisi par la mort.

» Tout aussitôt ce fut miracle de voir ce brave, en-
» core frémissant du coup donné, se faire doux et
» benin, pour soulever la pauvre baronne, la charger
» sur ses bras, l'emportant comme une mère son pre-
» mier né.

» Je suivais sans mot dire, et soutenais la tête dou-
» lente qui roulait dans les cheveux épars. Les joues
» étaient pâles, les lèvres sans vie, et je désirais la
» mort pour moi-même, tant le doulour de perdre ma
» maîtresse égarait mon triste cœur.

» Je marchais ainsi, sans savoir où, je suivais la
» chère âme comme le nautonier son étoile, sans cog-
» naître la fin de mon voyage : il aurait duré jusqu'à
» la vie éternelle que je n'en aurais pris souci; je
» pensais à autres choses moult douces et cruelles : à
» ces yeux éteints, à ces lèvres qui ne devaient plus
» sourire, à la douleur de mon maître, un petit à la
» mienne...

» — Poussez la porte, nous sommes arrivés, me dit
» tout haletant l'inconnu.

» Je regardai alors autour de moi comme sortant de
» rêve, et je me reconnus enfin : devant nous était la
» cabine de Jacques le bûcheron. J'obéis tout aussitôt
» et nous déposâmes notre douce maîtresse sur la
» mousse sèche amassée dans un coin.

» Peu après il me sembla qu'elle avait tressailli.
 » J'approchai [tremblant et mis ma main sur son
 » cœur : le pauvre, doucement, reprenait vie. Et
 » pendant que je frappais dans ses mains toutes froi-
 » des sous les gants en peau, son sauveur lui mouil-
 » lait les tempes avec un morceau de son voile, dans
 » l'eau d'une cruche.

» Et ce voile déchiré en maints endroits, lors de la
 » chute, s'emmeslait aux cheveux d'or ; une boucle
 » vint se prendre aux doigts de l'inconnu, il la baisa
 » et la remit doucement autour du col de dame
 » Orianne.

» Tout aussitôt, comme en manière de remercie-
 » ments, les lèvres de la pauvre baronne s'agitèrent,
 » ses joues reprirent couleur et elle dict comme en
 » dormant :

» — J'ai moult froid.

» Celui qui nous avait sauvés regarda tristement
 » son pauvre logis où ne trainait ni couverture, ni
 » peaux fourrées, mais avisant mon manteau, il le
 » prit sur mes épaules, où je ne le savais pas dans
 » mon grand trouble, et en couvrit notre maîtresse.

» Peu à peu elle revint à soi, ouvrit les yeux, parla
 » faiblement, et retrouva le souvenir, sans compren-
 » dre la fin de l'aventure et la présence de l'étranger.

» Je dis ce que j'avais à en dire de mon mieux, on le
 » peut croire, et tandis que j'entassais les belles phra-
 » ses pour témoigner ma reconnaissance ; elle, émue
 » et souriante, disait mercy de son clair et doux re-
 » gard, laissant à genoux à ses pieds l'inconnu tout
 » ravi de la voir.

» De fortune, la chasse s'amenait de nos côtés.
 » Quand les piqueurs aperçurent la mule et la ju-
 » ment qui détalait à travers les taillis, ayant assez
 » veu de sanglier pour un jour, ils nous pensèrent
 » morts dans quelque fourré. Monseigneur, à moitié
 » fou, promettait le royaume de France à qui lui ren-
 » drait son épouse. Pour me retrouver, il n'offrit
 » rien, n'y pensant guère : ce fut pourtant moy qui,
 » à la porte de la cabane, lui appris que son trésor
 » était sauvé.

» Il s'y jeta soudainement et trouva dame Orianne
 » habillée en capucin dans ma bure, assise sur un fa-
 » got, et à ses pieds un grand pendentif qui lui offrait
 » dans un gobelet d'or, l'eau fraîche de la source voi-
 » sine, s'excusant en beau langage, si dame misère ne
 » l'autorisait pas à donner mieux.

» Mais Monseigneur n'était pas pour chicaner à cette
 » heure sur le plus ou le moins de ceux qui servaient
 » la châtelaine ; il eût embrassé Satan, je le crains, si
 » ce triste sire lui eût rendu son agnellet, sa colombelle,
 » son amour, sa dame, pour tout dire. Il plourait, il
 » riait, m'appelait son ange dont je n'ai certes pas la
 » figure et disait, mon tendre ami, à celui que ne
 » connaissait pas l'heure d'avant.

» A force de mots, de soupirs, de grands bras jetés
 » en l'air, d'oeillades désespérées, on finit par se com-
 » prendre, et le seigneur de Chamonest donnant l'ac-
 » colade à l'inconnu :

» — Ton nom ? mon frère.

» Celui à qui s'adressait la question se troubla un
 » petit, mais se ravisant tout aussitôt :

» — Je m'appelle Jehan de Trévoux ; je suis joueur
 » de mandoline.

» A le voir fier et hault, le sourcil arqué, la lèvre
 » dédaigneuse, s'avancer sous le jour de la croisez,
 » vous eussiez creu bonnement qu'il avait dict : Je
 » suis descendant du roy Salomon par alliance, et par
 » bon cousinaige du soleil où luict mon royaume.

» — Ne voulez-vous pas du moins me dire...

» Les noirs sourcils se rapprochèrent tant et si fort,
 » que dame Orianne, posant la main sur le bras de
 » son cher Seigneur :

» — Qu'avons-nous besoin de savoir !

» — Mais ne pourrions-nous donc lui témoigner no-
 » tre reconnaissance ? dit le baron hésitant.

» — Monseigneur, répond messire Jehan la main
 » sur la poitrine, le corps ployé devant dame Orianne ;
 » vous êtes trop pauvre pour me payer le trésor que
 » je vous rends ; mais je serai trop riche si je reste
 » votre créancier.

» — Comme il vous plaira, messire. Mais encore
 » une prière : Venez avec nous.

» — Non, Monseigneur, ne peux. Et avec un maigre
 » sourire : les troubadours de mon pays vivent seuls
 » ès les forêts désertes où les attendent cabanes aban-
 » données. Mais s'il m'est loisible, choisir ma récom-
 » pense, j'irai souventes fois chanter pour Madame et
 » vous rappeler que nous sommes amys.

» Et la châtelaine en riant arrache le ruban de son
 » corsage, le passe dans le bras de l'étranger.

» — Voicy mes couleurs : vert et rose, je vous fais
 » mon troubadour.

» Tous ces mots étaient dictés dans la chaumière,
 » tandis que le pourtour se remplissait de bruit, de
 » mouvement ; les chasseurs couraient dans tous les
 » sens, les trompes sonnaient sans savoir quoi, les
 » chiens débandés faisaient rages ; les beaux seigneurs
 » marris de n'être pas les héros du jour se composaient
 » d'aimables visaiges, et regardaient en méfiance par
 » l'huis de la cabane, jurant la mort de tous les san-
 » gliers solitaires ou en compagnies.

» Peu à peu, le tumulte s'apaisa, chevaux, chiens et
 » varlets gagnèrent le gîte ; ceux de la suite de dame
 » Orianne, que la faim travaillait, s'en allèrent emmy
 » la campagne en quête du festin préparé pour les
 » chasseurs et qui froidissait dans les caissons appor-
 » tés du château sur l'eschine des ânes.

» Le repas se fit sans la châtelaine ce qui fut une
 » grande déplaisance pour chacun, mais elle restait
 » moulue de sa chute et attendait qu'une litière vint
 » la quérir du château.

» Messire Jehan tint sa place au côté de Monseigneur
 » et montra si haulte allure que les plus grands virent
 » bien qu'il était un égal, sans consulter ses parche-
 » mins ; et comme vers les frontières en ces temps
 » malheureux il est sage de ne pas voir de trop près
 » dans les affaires du voisin, chacun fit bel accueil
 » au troubadour lorsque Monseigneur, le prenant par
 » la main, dit aux autres : Messeigneurs, celui-ci est
 » à moy ; qui m'aime, l'aime.

» Quand la chaise et les porteurs arrivèrent au
 » Clercy qui est le lieu où Jacques demourait et que,
 » ore, habite un troubadour, le soleil s'endormait
 » dans un lit de pourpre derrière Chatelard dont le
 » coupeau semblait en feu. L'air était doux, les bois
 » eschauffés fleuraient bon ; les habitants du pigeon-
 » nier venus pour les miettes du festin faisaient leurs

» esplanades et leurs grommellements autour de nous;
» par les yeux, par les oreilles, la paix et la joie en-
» traient au cœur, et cette plaisante halte était si tant
» au goût d'un chacun, que nul ne songeait au départ
» de ceux qui étaient restés pour faire la conduite à
» notre Dame.

» A la fin pourtant, Monseigneur donna des ordres,
» et quand la litière s'esbranla chargée de son pré-
» cieux fardeau, chasseurs, marquis, époux, moine,
» joueur de viole et le reste s'en allèrent à la file par
» le sentier, rejoindre le chemin du Bief.

» Là se firent les adieux, et les gentilshommes tirè-
» rent de leur côté pendant que les gens du château
» allumaient les torches. Avant que de partir, dame
» Orianne mit sa main à la portière pour la tendre à
» messire Jehan.

» — A bientôt, mon troubadour, si ne venez vite-
» ment, je vous ferai quêrir.

» — Que Dieu vous garde, ma dame et maîtresse; je
» viendrai tôt, puisque le permettez.

» Et de rechef, nous voici en route : moy trop heu-
» reux de retrouver le dos de ma mule que j'avais
» pensé ne plus revoir en ce monde. La maligne beste
» avait honte de sa couardise du matin, et pour se faire
» pardonner une fuite si lamentable, voulut bien mar-
» cher droitement jusqu'au château.

» Quand ne vîmes plus le troubadour, il se prit à
» chanter de chaude et masle voix toute douce et
» puissante; mais la forêt jalouse de sa chanson d'a-
» mour, l'estouffa peu à peu. Des bruissements cou-
» raient le long des sentes; tout au fond des soupirs
» montaient avec moult gémissements; un hibou effa-
» rouché, un daim qui gagnait le gîte, un lièvre qui
» avait pris peur de ses oreilles, la chute d'un gland,
» tout bruit de la nature nous portait à tressaillir et
» devant nous, la flamme rouge des torches faisait dan-
» ser les ombres dans l'épaisseur du fourré.

» Au tournant nous vîmes la plaine qui dévalait.
» Dame Orianne tout à coup se signa avec un cri
» plaintif :

» — J'ai vu une âme! dit-elle d'une voix allan-
» gouri; mon père, là-bas dans la brume d'argent qui
» se lève sur la rivière, regardez donc, moi n'en ai
» plus le courage.

» Entre deux coupeaux de montagnes qui s'en-
» fuyaient vers la plaine sous les blancs rayons de la
» lune à son lever, une ombre s'agitait cherchant à
» quitter terre et retombant tout aussitôt.

» — C'est la Maure (1), s'écrièrent les porteurs ef-
» frayés, en se signant. Elle a trépassé sans le bap-
» tême et ne peut rejoindre son époux très chrétien,
» le sire de Caudy.

» — C'est un moulin qui ne peut démarrer, ajouta
» Monseigneur en riant.

» Mais dame Orianne ne le put croire, et fit tant
» d'oraisons pour la Maure, qu'elle s'endormit dans sa
» litière comme petit oiseau dans son nid.

» ... Pendant que nous courrions le solitaire,
» Mathieu, le tenancier du Glaz, est venu apporter
» douze boisseaux de froment, il en redoit encore vingt-
» quatre, sans le compte des seigles. » Triste payeur!

.....

Ici, nous perdons presque la trace de nos héros. Le
bon Père, tout occupé des intérêts temporels de ses
maîtres, couvre le parchemin de doléances, de rensei-
gnements, de comptes qui tous ont rapport aux ren-
trées des récoltes, à l'inexactitude ou à la rouerie des
fermiers. Cependant quelques mots jetés çà et là, nous
permettent de reconstituer l'histoire des châtelains
pendant la période qui suivit le terrible accident sur-
venu à Orianne; accident qui introduisit, dans l'inti-
mité du château, un inconnu sous le nom de Jehan de
Trévoux.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain Numéro.)

(1) Mauresque.

HOMONYMES

Nous le voyons courbant la plus robuste épaule,
Effondrant les plafonds et brisant les ressorts.
Nous le voyons ployant les âmes s'il les frôle....
C'est alors le chagrin, la honte ou le remords.

Elle fond sur le feu quand la braise est dans l'âtre;
C'est un noir composé de suie et de sapin.
On y trempe du fil; on en fait un emplâtre :
Esculape s'en sert, mais aussi saint Crépin

L'un, par son doux arôme est admis au parterre
Où foisonnent en fleurs les merveilles de l'art;

Et l'autre, sec ou non, fournit au prolétaire
Un mets à bon marché qui s'accommode au lard.

Quoique traitreusement votre intérêt en dise,
Rejetez-le bien loin s'il est faux quelque peu.
Qu'importe un riche gain sur telle marchandise,
Quand vous perdez le ciel et que vous fâchez Dieu!

Vous le dites, alors que le dégoût physique
Vous gagne par les sens brusquement révoltés;
Et c'est la même note et la même musique
Pour les hideurs de l'âme et ses infirmités.

Explication du Proverbe contenu dans le numéro du 22 Mars : *C'est toujours la plus mauvaise
roue du chariot qui crie.*



2371

LINGERIE POUR BABY (Voir le supplément)

EXPLICATION DU SUPPLÉMENT DE TRAVAUX

Robe pour enfant de dix-huit mois. — On soutache le dessin, et l'on fait un pli creux entre les colonnes. La bande placée sous le corsage donne l'effet des deux rangs de pattes lorsqu'ils sont montés au bord du corsage: toutes les pattes sont indépendantes. Le rang de dessous, fait avec la grande patte n° 3, se pose sous la broderie; celles qui forment le rang supérieur en regard du pli creux, reproduisent elles-mêmes ce pli. Faire la même chose pour le dos. Au décolleté et à l'entournure mettre une petite broderie.

Paletot pour enfant d'un an. — Le dos et le devant se

plissent. La bande 6 forme un volant que l'on brodera au-dessus de l'ourlet. Cette broderie se compose d'un point d'épine et, pour les marguerites, d'une longue bouclette arrêtée, dans le haut, par un point: le cœur au point noué. Le volant doit être froncé.

Pour la capote, même broderie. — Le soulier soutache et point lancé. — La botte point lancé et point d'épine.

Deux bandes, broderie anglaise sur batiste écrue.

Modèles de nœuds, pour mouchoir.

Chiffre en drap, pour coussin ou chaise de salle à manger.

Les Patrons suivants seront donnés en Avril :

Le 5 Avril. — Casaque. — Confection-visite. — Robe de première communiant. — Manteau d'été. — Pardessus de demi-saison. — Robe d'enfant.

Le 12 Avril. — Patrons découpés : Tunique et corsage.

Le 19 Avril. — Manteau de pluie. — Polonaise. — Mantelet. — Corsage de première communiant.

Le 26 Avril. — Patron découpé ; Casaque en surah à jockey Henri II.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4461

Et un Supplément de Travaux contenant : Robe pour enfant de dix-huit mois. — Paletot pour enfant d'un an. —

Capote pour baby. — Chiffre pour coussin. — Botte et soulier pour baby. — Bandes broderie anglaise.